



2^{ème} CONCOURS DU 17 JUIN 2023

EPREUVE DE SYNTHÈSE DE DOCUMENTS

Nombre de pages de l'épreuve	Nombre de pages de l'épreuve
Nombre de pages de l'épreuve	1h30

Conseils méthodologiques

1. Prenez le temps de lire très attentivement tous les documents en surlignant ou en soulignant les éléments qui semblent appartenir à la problématique qui se dégage. Après avoir dégagé les idées principales, établissez un plan qui comprendra obligatoirement une introduction, un développement en deux ou trois parties et une conclusion.
2. Rédigez l'introduction qui doit annoncer le sujet, posez la problématique et proposez votre plan (qu'il sera important de respecter par la suite !). Comptez les mots de cette introduction. Vous devez impérativement indiquer par un **signe étoile (*)** un ensemble de **50 mots**.
3. Reprenez les textes et rédigez le développement. Attention à bien respecter le plan annoncé dans l'introduction. Le lecteur doit pouvoir accéder au plan à la simple vue de la copie. Rédigez des paragraphes distincts en n'oubliant pas d'introduire une phrase qui permet – à la fin de chaque paragraphe – de faire le lien avec le suivant. Comptez les mots du développement. S'ils sont trop nombreux, posez-vous la question du bien fondé de certains adverbess et adjectifs ...
4. Rédigez la conclusion qui doit ouvrir le débat, sans toutefois contenir d'idées personnelles. Soignez bien cette partie ; c'est la dernière impression sur laquelle votre lecteur restera. Comptez les mots de cette dernière phrase.
5. Recomptez tous les mots.

6. Rédigez votre synthèse sur la feuille de copie.
7. Relisez votre synthèse. N'oubliez pas que trop d'erreurs d'orthographe entraînent une forte décote sur la note. Pensez également à indiquer le nombre exact de mots dans le cadre prévu à cet effet (première page de la copie). Les mots sont systématiquement recomptés lors de la correction.
8. Pour faciliter votre travail de comptage des mots, vous pouvez diviser vos feuilles de brouillon en dix colonnes. Vous placerez un mot dans chaque colonne (voir l'exemple de comptage sur la page de garde du sujet).

Lisez attentivement les instructions suivantes avant de vous mettre au travail.

Il vous est demandé de faire la synthèse, et non une suite de résumés, de l'ensemble des 05 documents présentés, en **400 mots**, avec une **tolérance de 10%, c'est-à-dire de 360 à 440 mots**.

Voici les consignes à suivre :

- Respecter l'orthographe et la syntaxe de la langue française
- Soigner la calligraphie - Ne pas donner son avis sur le sujet proposé
- Ne pas faire référence à un document en indiquant son numéro d'ordre, son auteur, son titre
- Mettre un signe * après chaque groupe de 50 mots
- Noter le nombre total de mots dans le cadre prévu sur votre copie et vérifier. Le décompte des mots est systématiquement contrôlé par les correcteurs.

Le barème de correction prend en compte tous ces éléments.

Le non-respect de l'une au moins des consignes est fortement pénalisé.

Remarque :

La phrase

« Aujourd'hui, 4 juillet c'est-à-dire jour anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, 75% des nations de l'ONU se réunissent à New York. »

Comporte 26 mots.

DOSSIER

Document 1

Deux Coqs vivaient en paix : une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie ; et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint !
Longtemps entre nos Coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut ;
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite ;
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage ;
Il aiguissait son bec, battait l'air et ses flancs,

Et, s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire ;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet :
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.
La Fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

La Fontaine, « Les deux coqs », *Fables* (livre VII, 13), 1668.

Document 2

« Il faut plus de concurrence » : s'il fallait retenir un slogan incantatoire des politiques économiques et sociales actuelles, ce serait celui-là. L'introduction ou le renforcement de la concurrence résoudrait les problèmes des écoles et des universités, ceux des chemins de fer et des compagnies aériennes, ceux des fournisseurs d'électricité et des agences pour l'emploi, ou encore ceux des systèmes de santé et des retraites. C'est pourquoi toutes les énergies et toutes les ressources, qu'elles soient individuelles, collectives ou nationales, sont maintenant investies en bloc pour *promouvoir la compétitivité économique, scientifique, sportive, militaire ou encore artistique* des entreprises, des jardins d'enfants, des universités, des hôpitaux, des villes, des régions et du pays entier.

Depuis quelque temps, cet effort pour maintenir ou augmenter la compétitivité s'étend à la façon dont les sujets conduisent et planifient leur existence. Les individus aussi se préoccupent désormais sans cesse de leurs chances de succès dans les domaines de l'économie, des émotions, des réseaux sociaux, de la sexualité, du corps ou de l'intellect. Ce que l'on désigne collectivement comme « amélioration de l'environnement économique » prend la forme, du point de vue des individus, d'une lutte pour le maintien de la valeur personnelle. Le problème qui se pose aux acteurs individuels et collectifs, c'est que leurs rivaux (qu'il s'agisse d'un concurrent pour une place de travail ou d'un autre État-nation) investissent eux aussi toujours plus de ressources et d'énergie afin d'accroître leur propre compétitivité. La concurrence se révèle ainsi comme un jeu à somme nulle, malgré les mises croissantes des joueurs. Faut-il vraiment plus de concurrence ?

Hartmut Rosa, « La compétition comme mode d'interaction », *Sociologie*, n° 3, vol. 10, 2019, pp. 1-2.

Document 3

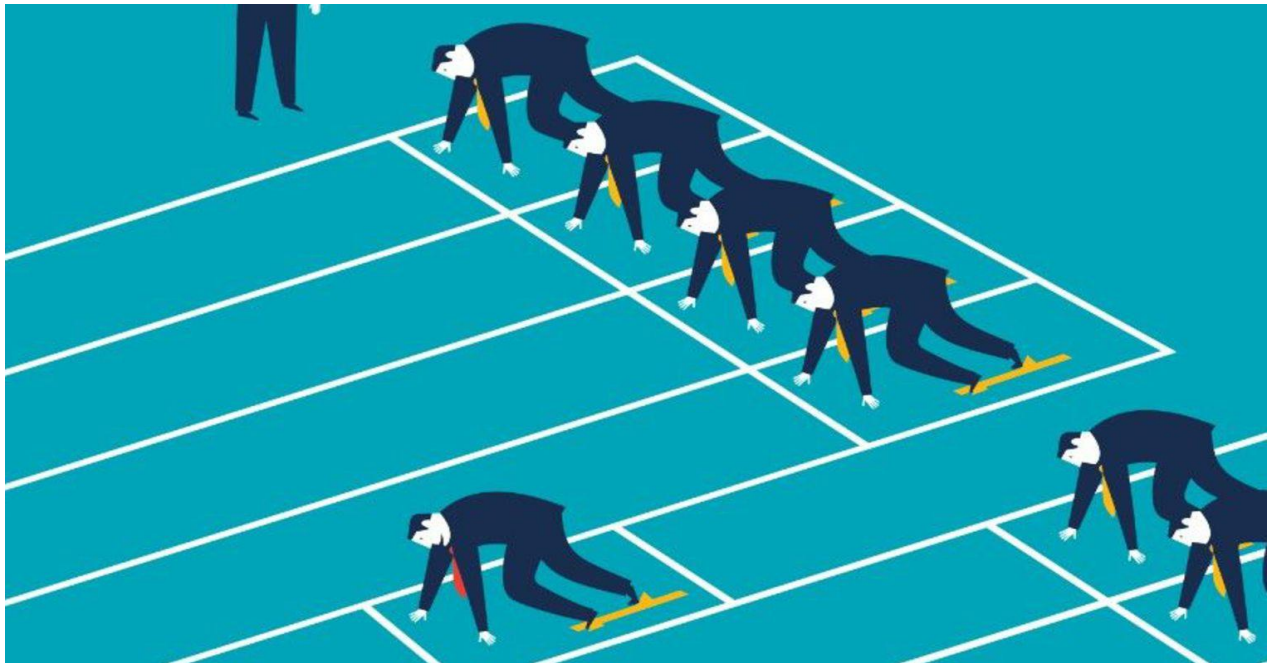
Que nous nous référions à un récent rapport de l'OCDE ou aux rapports du Conseil de la concurrence des années 2000 à 2003, un constat s'impose : l'affrontement concurrentiel n'est pas la seule stratégie utilisée par les firmes rivales ; l'entente reste une pratique prisée et répandue. La fréquence des ententes vient en quelque sorte contredire le mouvement global vers la libéralisation des échanges. Il n'est donc pas étonnant que les différentes instances de la police de la concurrence la dénoncent de façon appuyée. La sévérité accrue à l'égard des ententes, adoptée par les autorités américaines, puis européennes, témoigne cependant plus d'un jugement sur la forme, en tant que

processus, que sur le fond, selon la logique socio-économique. En épousant le raisonnement développé par l'école de Chicago, dite « de l'Offre », qui repose en grande partie sur la « théorie des marchés contestables » par opposition aux structuralistes qui prônaient un certain interventionnisme limitant la concentration pour garantir une concurrence praticable (*workable competition*), les autorités ont privilégié la recherche de l'efficacité économique qui a pu alors servir à la justification d'une concurrence plus intense.

Pourtant, une rivalité exacerbée peut conduire à une concentration encore plus importante de la production, créant ainsi des conditions favorables à la coordination tacite des firmes, voire à l'abus de position dominante, en définitive à des prix ou des pratiques de monopole de fait ou d'entente. Au-delà de ce résultat contradictoire, la logique affichée de la police de la concurrence ne prend pas en compte le coût pour la collectivité des défaillances des firmes ruinées par une concurrence effrénée car l'hypothèse de la reventilation des facteurs de production postulée par la théorie classique peut se révéler fallacieuse.

Jérôme Ibert, « La gestion paradoxale des relations entre firmes concurrentes », *Revue française de gestion*, 2004/1, n° 158, p. 153.

Document 4



Source : <https://www.deshoulieries-avocats.com/plainte-pour-concurrence-deloyale-nos-conseils/>

Document 5

Au sein des sociétés capitalistes contemporaines, le phénomène sportif est omniprésent tant du point de vue médiatique que du point de vue symbolique en raison de sa supposée capacité à intégrer, former, éduquer les individus, à favoriser leur émancipation et leur réalisation personnelle.

Bien que des crises multiples affectent le monde sportif (dopage, violence, racisme, homophobie, etc.), le sport jouit encore d'un pouvoir symbolique et institutionnel considérable et il est l'objet de fantasmes puissants chez les éducateurs, entraîneurs ou encore dans le monde politique. Au profit de dichotomisations soutenues par les discours scientifiques entre un sport pur et vertueux et un sport de haut niveau qui serait corrompu, le sport demeure une institution largement mystifiée. Il serait ainsi à la fois une pratique compétitive de haut niveau en même temps qu'une pratique ludique favorisant l'acceptation de la règle, le respect des autres, la connaissance de soi.

[En fait], le sport ne constitue pas un jeu et qu'il s'agit au contraire d'une pratique qui, par l'intermédiaire de la compétition, promeut violence et haine de l'autre. Cette logique nous semble peu

compatible avec une quelconque perspective éducative au sein du travail social. Là où le jeu permet d'inventer, de créer, d'imaginer, le sport ne fait qu'entretenir la domination au travers de principes de rendement et de compétition qui favorisent l'exclusion par la mise au banc des perdants. L'institutionnalisation du sport au sein des structures du travail social ne peut de ce point de vue que favoriser le développement de l'emprise de la compétition à tous les individus y compris à ceux qui sont déjà exclus de la société en partie par ces mêmes principes, redoublant ainsi la domination et promouvant l'idée que la seule insertion possible réside dans la domination et l'exclusion des autres.

Nicolas Oblin, « Parce que la compétition n'est pas un jeu... », *Le Sociographe*, 2012/2, n° 38, p. 10.

Document 6

Qu'en dit la télévision ? En analysant les titres et les descriptions de sept cent cinquante reportages animaliers disponibles sur Internet ([https://ihavenotv.com /category/nature](https://ihavenotv.com/category/nature)), les mots les plus récurrents sont : *prédateur, survie, survivre, nourriture, chasse, proie, chasseur, manger, tuer*, alors que *aide* ou *famille* ne viennent qu'à la fin. Donc la nature c'est la « loi de la jungle » : la lutte pour la survie serait éternelle et les acteurs eux-mêmes façonnés par cette lutte. Au reste, en biologie, en paléontologie, en génétique des populations, et, plus généralement, dans toutes les disciplines qui tentent de décrypter en détail le fonctionnement de la théorie de l'évolution, la compétition entre les êtres vivants est le facteur le plus fréquemment invoqué pour rendre compte de son fonctionnement. Ainsi la part d'égoïsme, d'individualisme, de violence et de colère qui réside en nous serait un héritage du grand singe qu'était notre ancêtre, des facultés qu'il a lui-même héritées de toute la lignée des êtres vivants qui l'a précédé. La bonté, le partage, l'entraide seraient-ils au contraire des valeurs purement humaines qui nous distingueraient indubitablement des animaux (et qu'il faudrait alors considérer comme contre nature) ?

La compétition comme état naturel de la société ?

Darwin avait pourtant prévenu qu'il ne fallait sous aucun prétexte utiliser le principe de sélection naturelle pour modeler la société ou justifier sa structure. Pourtant, certains de ses contemporains, comme Herbert Spencer (père du darwinisme social), firent de ce principe l'état naturel des relations sociales. Ils distillèrent une idée qui fit florès : il faut supprimer les institutions et dispositifs sociaux, obstacles à la lutte entre les êtres ; alors, par effet de sélection, les moins aptes disparaîtront et la société n'en deviendra que meilleure. Aujourd'hui, l'Europe doit être compétitive à l'échelle mondiale, les travailleurs français doivent être compétitifs sur le marché du travail européen, nos services publics doivent devenir plus compétitifs, etc. Pour Yvon ou Pierre Gattaz, pour les technocrates français, européens, chinois, américains, de *Business FM* à *L'Express*, la compétition est partout et il n'est pas question de l'éviter. Et, comme disait Margaret Thatcher, *There is no alternative*. Le « libéralisme » est né avec cette idée au cœur et notre président continue d'en faire son centre de gravité idéologique. Vendredi 11 janvier, en pleine crise des gilets jaunes, il déclarait encore que, si la France va mal, c'est parce que les individus ne fournissent pas assez d'efforts. Pour nos dirigeants, il est extrêmement utile de pouvoir justifier leur politique visant à responsabiliser l'individu au détriment des structures par l'argument naturel. « C'est la vie ! »

« Gnous et zèbres ne sont jamais en compétition, car les uns mangent le haut des herbes et les autres le bas. »

Fourmis

Et pourtant, même chez les bêtes et les plantes, cette idée est fautive. Il suffit d'abord de penser aux fourmis, aux termites ou aux abeilles qui s'organisent en sociétés depuis plusieurs dizaines de millions d'années. Cet exemple bien connu de société animale obsédait Charles Darwin. Il voyait en ces animaux organisés en castes, vivant dans des cités titanesques, l'objection la plus vivace à sa théorie de la sélection naturelle. Comment la sélection des individus les plus aptes (à survivre et à se reproduire) pouvait-elle conduire à des espèces faites de millions d'individus dévoués et stériles ? Deux types de

fourmis peuvent ici retenir notre attention : les fourmis coupe-feuilles et les fourmis associées aux acacias cornus. En Amérique latine et en Asie, plusieurs dizaines d'espèces de fourmis vont escalader les herbes et les feuilles des arbres entourant leur colonie et les découper en petits morceaux à l'aide de leurs puissantes mandibules. Ces fragments sont ensuite ramenés à la colonie pour nourrir, non pas les autres fourmis restées dans le nid, mais un champignon ! Ces agricultrices vont ensuite récolter le champignon pour nourrir larves, reines, ouvrières et soldats. Agricultrices et architectes, les coupe-feuilles vont construire de grandes cheminées sur le toit de leurs fourmilières pour recycler l'air vicié par la respiration du champignon. Ces relations donnant-donnant sont nommées *mutualisme* en biologie. Un autre cas de mutualisme étonnant existe entre les fourmis *Pseudomyrmex* et les acacias cornus. Ces arbres vont devenir leurs fourmilières, leurs branches creuses faisant office de galeries. Mais l'acacia ne se limite pas au gîte, il offre aussi le couvert. Quand il est colonisé par des fourmis, et uniquement dans ce cas-là, il va fabriquer de petites excroissances jaunes et sucrées à la base de ses feuilles pour les nourrir. En échange de ces bons traitements, les fourmis vont défendre l'arbre contre tous les agresseurs potentiels, végétaux comme animaux. Avec leur venin elles repousseront même ces gloutons d'éléphants et, à l'aide de leur force herculéenne, elles décrocheront les lianes et tailleront les arbres faisant de l'ombre aux alentours.

« Darwin avait prévenu qu'il ne fallait sous aucun prétexte utiliser le principe de sélection naturelle pour modeler la société ou justifier sa structure. »

Gnous, zèbres, crevettes...

Attention ! Le mutualisme n'est pas limité aux espèces sociales comme les fourmis, il est partout. Chez les gnous et les zèbres, par exemple. Au cours de leurs longues migrations, les zèbres vont aider la troupe à se repérer (leur mémoire est excellente) et prévenir les gnous des dangereux prédateurs parsemant leur route (leur vue est bien meilleure que celle des gnous). Les gnous, grâce à leur odorat très fin, sont toujours capables de trouver un point d'eau à proximité pour s'abreuver lors de ces marches interminables. Gnous et zèbres ne sont jamais en compétition, car les uns mangent le haut des herbes et les autres le bas. Dans l'océan, la crevette-pistolet et le gobie vivent en colocation. Le crustacé creuse un terrier et le partage avec le poisson qui, en échange, deviendra son garde du corps. Avec ses yeux positionnés sur le haut du crâne, le gobie peut voir approcher tout prédateur à 360°. Toujours en contact avec la crevette-pistolet, il lui suffira d'un simple frémissement pour que celle-ci fonce se mettre à l'abri. [...]

« Quand l'acacia est colonisé par des fourmis, et uniquement dans ce cas-là, il va fabriquer de petites excroissances jaunes et sucrées à la base de ses feuilles pour les nourrir. »

Entraide, coopération et biodiversité

Comme le disait avec justesse l'un des fondateurs de la théorie synthétique de l'évolution, Theodosius Dobzhansky (1900-1975), « en biologie, rien n'a de sens si ce n'est à la lumière de l'évolution ». L'observation honnête de la nature nous force à reconnaître que les mécanismes de l'évolution permettent la création et le maintien de comportements altruistes et de relations d'entraide au sein du monde vivant. Au milieu du XIXe siècle, Darwin découvre que tous les êtres vivants, leurs comportements innés ainsi que l'ensemble de leurs caractères sont dus à une accumulation graduelle de modifications au fil des générations. Alors, si l'entraide et la coopération sont aussi présentes et importantes pour la biodiversité moderne, c'est qu'elles sont un mécanisme essentiel et immémorial de l'évolution. En réalité, les cellules mêmes dont nous sommes constitués sont le résultat d'associations passées entre différentes formes de bactéries. Les cellules dites « eucaryotes » possèdent des « compartiments » dédiés à la fabrication de leur énergie comme la mitochondrie. Les mitochondries sont d'anciennes bactéries, depuis intégrées dans la cellule, qui coopéraient comme corail et algue il y a 1,5 milliard d'années.

« L'observation honnête de la nature nous force à reconnaître que les mécanismes de l'évolution permettent la création et le maintien de comportements altruistes et de relations d'entraide au sein du monde vivant. »

Et chez l'humain alors ?

Chez l'homme, comme chez les éléphants, les dauphins, les orques, les corbeaux et tous les grands singes, la place centrale de la coopération au sein de l'espèce a fait de nous des champions de l'exercice. Des millions d'années d'entraide au sein de ces espèces ont débouché sur l'apparition de l'empathie. Une fabuleuse qualité qui, en nous permettant de nous mettre à la place de l'autre, améliore aussi notre capacité à coopérer et à vivre ensemble, à savoir quand l'autre a besoin d'être rassuré, encouragé ou aidé. Cette vision de l'évolution et de la nature est novatrice. Les spécialistes du comportement ont longtemps vu l'animal comme une machine dépourvue de toute capacité réflexive ou émotionnelle. Les chercheurs intéressés par l'apparition de la coopération ou de l'empathie dans la nature furent moqués pendant longtemps, et ils le sont encore. Pourtant, il y a un autre discours à tenir sur la nature. Mais pour cela, il faut accepter d'abandonner totalement notre vision qui isole l'homme de l'animal et accepter la perspective darwinienne d'une continuité entre tous les êtres vivants. Comme le primatologue Frans de Waal nous y invite, il faut savoir observer la part de douceur, d'entraide et d'intelligence sociale qui constelle le monde animal. Abattre l'ultime frontière entre l'homme et l'animal, c'est voir que les sentiments les meilleurs viennent de la nature comme nous acceptons de reconnaître cet héritage dans nos sentiments les plus vils et violents. Nous serions alors mieux armés pour, à table en famille, en groupe dans nos organisations et contre nos politiciens, refuser le discours de la naturalisation de la violence et de l'égoïsme. Piotr Kropotkine, un demi-siècle avant les autres, sut reconnaître, grâce à sa culture de l'anarchie, l'importance de l'entraide et de la coopération dans la sélection des espèces les plus aptes.

« Il faut accepter d'abandonner totalement notre vision qui isole l'homme de l'animal et accepter la perspective darwinienne d'une continuité entre tous les êtres vivants. »

Alors arrêtons de fuir l'argument naturel, arrêtons de nous ériger en animal isolé des autres, exceptionnel, comme touché par la grâce des bons sentiments ; nous sommes au contraire, comme tant d'autres animaux et végétaux, façonnés par et pour l'entraide.

Corentin Gibert, « Entraide et concurrence dans la nature », *Cause commune*, n° 10, mars/avril 2019.